La vie à Paris

Premier de l'an.

Les enfants sont loin. On a envoyé pour eux aux grands parents un admirable jouet mécanique, un petit ours blanc qui souffle dans un tuyau de métal et fait voler par les airs des bulles de savon. Ils béniront la bonne fée quand ils reviendront de Suisse où comme tant d'autres petits Parisiens ils sont allés chercher de la santé et des couleurs dans la neige du mont Pèlerin. Et ce sont les parents qui, par cette première journée de l'an nouveau, font en tournant la clef gesticuler le petit ours au poil soyeux.

Quelle ingéniosité charmante et quelle science à la fois dans ces jouets! Le canard de Vaucanson n'était pas plus extraordinaire à son heure que cet ours debout et trempant, dans un petit récipient plein d'eau savonneuse tenu par sa patte gauche la tige que sa patte droite porte ensuite à sa gueule entr'ouverte.

Il est joli, le petit ours trapu. Des yeux noirs, à l'expression narquoise, pétillent dans sa face ironique à la fois et bonasse. Qui n'a pas été frappé de l'air paterne des ours en leur fosse? Ils montent lourdement, et je dirai gravement, à l'arbre. Ils semblent quêter d'un air bon enfant les croûtes de pain qu'on leur jette en riant. On descendrait volontiers parmi eux pour les caresser sans défiance, tant ils ont l'air doux et paisible. Le petit ours blanc du joujou a lui aussi cette expression de calme et d'apparente mansuétude. Et tandis qu'une musique invisible joue sous sa petite personne velue un air de valse, il lève sa patte et souffle, souffle encore, souffle toujours des bulles de savon.

Et en attendant que les petits s'en amusent, les parents se sont divertis à voir s'envoler les bulles légères. Les abstracteurs de quintessence verraient tout un symbole dans ce simple jouet mécanique, et il serait facile de démontrer que le petit ours blanc, mu par un ressort invisible et condamné à faire et à refaire toujours des bulles de savon, ressemble bien à la plupart des hommes, à la majorité des hommes.

Bulles de savon, nos efforts et nos gestes! Bulles de savon, nos tristesses et nos joies! Bulles de savon, nos espérances! Bulles de savon, nos querelles, nos polémiques, nos rivalités, et nos colères! Nos amitiés aussi malheureusement. Bulles de savon, ces journées qui "si tôt passent", comme dit don Salluste! Bulles de savon, les années qui fuient, et bulle de savon, bulle de savon déjà oubliée ce premier jour d'une année qui commence. Il est plein d'enseignement le jouet mécanique, et je vois pourquoi le petit ours blanc semble esquisser un rire ironique: sa pantomime nous est une leçon de choses. En soufflant dans son tube métallique, il nous indique très clairement que ce que nous prenons pour des mondes, ces globes irisés ne sont rien que des ballons d'une minute qui crèvent et se résolvent en une goutte d'eau. Dans la vie, ces gouttes d'eau, ce sont des larmes. Les poètes l'ont dit et redit depuis longtemps sans avoir philosophé devant un joujou mécanique.

Mais en vérité, il fait ma joie, ce délicieux petit ours souffleur de vent, fabricant de chimères. Il a dû connaître Atta Troll, l'aïeul illustre, et son ironique rictus découvrant ses dents aiguës me rappelle celui de l'ours immortel d'Henri Heine. Il est muet comme Pierrot, mais blanc comme lui, sa mimique me dit clairement qu'il faut prendre les événements comme ils viennent et les hommes pour ce qu'ils sont. Bulles de savon. "Qu'elle est jolie! Elle brille au soleil! Elle voltige! C'est une vision, une opale qui flotte et monte. Va-t-elle durer? Un soupir et tout est fini. Bulle crevée. Illusion perdue. A une autre!"

Le petit ours blanc, blanc comme un albinos, a dans son récipient de quoi gonfler bien des bulles de savon qui dureront ce que durent les illusions et les roses, un peu moins même. Ce diable de plantigrade est vraiment un excellent professeur de philosophie pratique. Il faudrait (mais les bonnes fées ne peuvent donner des étrennes à tout le monde) que chacun de nous eût devant soi un de ces mammifères souffleurs de vent et qu'on regarderait aux moments d'ennui, comme on interroge le baromètre aux heures de bourrasque.

Le petit ours blanc à l'ironique sourire soufflerait alors dans son chalumeau et répondrait:

— Bulles de savon!

—

Sont-ce des bulles de savon qui s'échappent, à Londres, des fenêtres du palais de Saint-James et celles qui montent là-bas, des vallées des Balkans? Il faudrait être fort optimiste pour l'affirmer absolument. Et cependant les pauvres gens armés à l'heure présente en tous pays mériteraient bien d'avoir comme cadeau un pacifique joujou pour leur étrennes: quelque petite statue de la Paix soufflant, au besoin, elle aussi dans un chalumeau mais nous laissant du moins souffler un peu après une année d'inquiétude.

Je ne connaissais pas le verbe "démobiliser" que les publicistes viennent de mettre en circulation. "Mobiliser, immobiliser", nous savions cela. "Démobiliser" est d'usage récent. Il ne déplairait à personne que l'Autriche en fît l'application dès aujourd'hui et déposât cet autre jouet dans le berceau de 1913. "Démobiliser" n'est pas un mot fort élégant, non certes, mais il serait rassurant. Il a son prix. Il supprime les bulles de savon qui crèvent en une pluie de sang.

Je ne parle pas de ces autres bulles de savon aux couleurs tricolores qui monteront, monteront, dans quinze jours, au plafond du Congrès de Versailles. La journée de ce vendredi sera historique et l'heure est décisive pour la France. De 1913 à 1920 que d'événements à redouter ou à espérer! Quel chapitre nouveau de nos annales! Quelle porte ouverte sur l'inconnu! Heureux nos petits enfants ils verront peut-être de grandes choses, pour rappeler un mot célèbre.

Je n'interrogerai point Mme de Thèbes. C'est une pessimiste. Et la première aurore de janvier nous apporte des espoirs de paix prochaine. Le ciel est gris, mais il n'annonce point de bourrasque prochaine. La guerre va cesser, comme une fièvre chaude qui tombe. "La Guerre" c'est le titre d'une poignante et superbe esquisse, plus saisissante qu'un tableau "poussé" que fit Carolus-Duran après une visite matinale au coteau de Buzenval, un matin de janvier, le surlendemain de la bataille. Des cadavres çà et là, des taches noires, des taches rouges sous les arbres dénudés. Un spectacle d'horreur et des morts tragiques dans un paysage d'hiver ironiquement calme. Je ne sais ce qu'est devenue cette toile que le maître peintre exposa en un Salon intime et qui, je crois, est partie pour l'Amérique, comme la "Salomé" de Regnault.

Carolus-Duran veut, dit-on, quitter la villa Médicis. Il est las du séjour de Rome. La perte de la noble femme qui, artiste elle-même, pétrissant la glaise et maniant le pinceau, illustra aussi un nom glorieux, l'a profondément affecté. Quand nous visitâmes la villa au printemps dernier, le directeur était absent et veillait à Cannes, au chevet de la mourante. La vie, qui pour lui fut si rayonnante à ses débuts, finissait dans la douleur, comme celle de tant d'autres.

Ceux qui ont connu Carolus-Duran dans sa jeunesse, charmant, alerte, bon, brave, tirant l'épée, raclant à l'espagnole, entre deux coups de pinceau, les cordes d'une guitare, chantant avec goût, contant avec verve, traînant comme le jeune Hippolyte tous les cœurs après lui, ceux-là seuls savent quelle fut cette nature exubérante et attirante de caballero castillan mêlé de mousquetaire parisien. Epris de la couleur et du soleil, il avait vécu en Italie de vie d'un libre artiste du temps passé. Imaginez une sorte de Rubens allant et venant du petit restaurant où se réunissaient les "Romains" du Marron-Rôti aux montagnes où, le sac au dos, il allait — tel Salvator, cette fois — faire des croquis de bandits.

J'ai quelque part (mais où sont-elles?) des notes personnelles qu'il me remit pour une biographie écrite avec toute ma cordiale admiration d'ami. Il y contait comment il arrivait tout juste dans la campagne de Rome pour voir l'émouvante scène qu'il peignit alors, le tableau qui, au musée de Lille porte ce titre saisissant, l' "Assassiné": des femmes éplorées, levant au ciel des bras de tragédiennes farouches devant le corps d'un beau garçon frappé de coups de couteaux. Un autre épisode de ce passé de belles aventures portait dans ces notes: "Enlèvement d'une religieuse". Mon vieil ami pouvait seul conter ce roman qui eût fourni, comme la vie d'un Jean-Paul Laurens, un autre volume "le Roman d'un peintre".

Filippo Lippi' s'échappait bien du couvent pour immortaliser des Madones. Carolus-Duran était alors superbe comme un cavalier de Velasquez. A la salle d'armes, il me donnait l'impression de quelque d'Artagnan prêt à toutes les prouesses. C'est alors que nous fondâmes ce dîner d'amis qui devait être baptisé " le Coude " — " on s'y tenait coude à coude et cœur à cœur", — et qui, réunissant des convives de tous les états, finit par s'appeler "la Macédoine". Chère et cordiale réunion d'amis, où pourtant un soir je fus forcé d'intervenir pour réconcilier le bon Henner avec le très ardent Carolus. Ils s'aimaient profondément cependant.

J'ai depuis trop longtemps abandonné "la Macédoine", et l'ami Eugène Pitou ne doit point me le pardonner. C'est que la vie, à mesure qu'elle s'achève, se complique de mille devoirs nouveaux. On ne voit plus que de loin en loin ceux qu'on aime le mieux, et ne rencontrant plus Carolus-Duran à Paris, je n'ai même pu le retrouver à Rome.

Il nous revient, et les compagnons de la première heure — René de Saint-Marceaux par exemple — seront là pour le fêter. Il reprendra à l'Institut la place qu'il avait laissée vide. Un autre ira à la villa remplir cette fonction d'ambassadeur d'art qu'il abandonne. Et le Romain de quelques années redeviendra le Parisien de toujours que fut cet enfant de Lille.

"La Guerre"! Ce matin même où nous allions dans la boue de janvier jusqu'au delà du mur dynamité où l'on devait découvrir bientôt le corps de Henri Regnault — que l'on cherchait alors — Carolus-Duran me dit.

— Il m'a bien semblé le reconnaître, couché sous les feuilles tombées. Une barbe noire, un visage d'une pâleur de cire. C'était lui, certainement.

On sait qu'à la place où Regnault avait trouvé la mort on avait élevé un monument et que le buste du peintre avait été volé, on ne sait par qui, peut-être tout simplement par des rôdeurs qui auront vendu au poids le bronze. Ce buste va être replacé, dans quelques jours, sur le socle vide, par des patriotes et des amis fidèles.

Et on reparlera encore de "patrie" devant l'image du peintre héroïque. Les aimables satiriques qui ont raillé Edouard Detaille pour ses "soldats de plomb" pourront encore une fois aiguiser leurs traits et crier au chauvinisme artistique.

Ils me fourniront du moins l'occasion de répondre à un correspondant fort aimable qui ma prie de rectifier ce qu'il appelle une "erreur". Il s'agit de l'origine du mot "chauvin". J'ai dit que Chauvin était un personnage de théâtre, un héros de vaudeville, né le 31 mars 1831 dans une pièce des frères Cogniard — Théodore et Hippolyte Cogniard — représentée sur la scène des Folies-Dramatiques du boulevard du Temple, la "Cocarde tricolore", épisode de la guerre d'Alger. Il est certain que la popularité de deux troupiers français, immortalisés par la chanson et par le crayon, Chauvin et Dumanet, les deux compagnons de la "Cocarde tricolore", date de là. C'est le théâtre qui a donné la vie à Chauvin et Dumanet, ces tourlourous naïfs et héroïques, comme à Joseph Prudhomme, ce bourgeois bedonnant, et à Robert Macaire, ce tripon cynique.

Mais il paraît que Chauvin a réellement existé. Avant d'être un type, il fut un être en chair et en os. Jacques Arago avait jadis relevé les états de service de Jean où plutôt Nicolas Chauvin, né à Rochefort-sur-Mer, soldat de la République et de l'Empire, engagé à dix-huit ans. Toutes les campagnes, dix-sept blessures, toutes reçues par devant, trois doigts amputés, une épaule fracturée, un front mutilé, un sabre d'honneur, un ruban rouge, deux cents francs de pension, "voilà," dit Arago, le vieux grognard qui repose au soleil de son pays, en attendant qu'une croix de bois protège sa tombe... Le "chauvinisme" ne pouvait avoir un plus noble patron".

Nicolas Chauvin, celui de l'Histoire (Jean Chauvin est celui de la "Cocarde" et de la légende), vivait encore lorsque Jacques Arago écrivait ces lignes. Mon correspondant, M. le docteur Gaulard, Rochefortais, et tenant à la renommée d'un de ses plus sympathiques compatriotes, complète ainsi la biographie de notre troupier devenu légendaire:

"Chauvin, retraité, revint à Rochefort et fut alors suisse à la préfecture maritime. Pendant le court séjour que Napoléon Ier fit à Rochefort avant de s'embarquer à l'île d'Aix pour Sainte-Hélène, Chauvin ne voulut pas quitter la porte de la chambre où couchait son maître.

"Le départ de l'empereur, le retour du drapeau blanc le mirent dans un état d'exaltation extrême. Il emporta chez lui un vieux pavillon tricolore et s'en fit une paire de draps. Plus grognard que jamais, Chauvin murmurait: "Je crèverai dedans."

Il y a environ six mois qu'eut lieu, à la Société de géographie de Rochefort, une conférence sous le titre: "le Nom des rues de Rochefort." L'auteur, qui a pris le pseudonyme de "Chante-Alouette," a chanté ce serviteur de l'aigle qui a son nom au pays natal — et revendiqué l'origine rochefortaise de Nicolas Chauvin.

Mais mon "erreur" n'était pas une "erreur". C'est le vaudeville de 1831 qui a répandu le nom du grognard. Un couplet que répète Gavroche vaut plus pour la gloire d'un homme qu'une citation à l'ordre du jour. Et eux aussi, les frères Cogniard avaient décoré Jean-Nicolas Chauvin "crevant" dans les plis du drapeau tricolore.

Je regarde encore le petit ours blanc qui darde sur moi ses yeux narquois, ses yeux de verre. Il est remonté. La musique joue. Le geste mécanique va chercher un peu d'eau savonneuse. Le chalumeau arrive aux dents du jouet, la bulle de savon se gonfle; elle a, pour un moment, les couleurs du spectre solaire. Et tout est dit. Une goutte d'eau.

Bulles de savon. Continuons pourtant, continuons à souffler dans le chalumeau.

JULES CLARETIE.

Les Étrennes du Père Zidore.

Je l'avais connu le long des quais, le vieux Zidore, devant les étalages des bouquinistes.

Humble employé d'un ministère, il déjeunait d'un croissant et dînait d'une flûte; mais il achetait des livres, des livres rares, s'il vous plaît. Pour pas cher, par exemple! Et sa collection était admirable.

Un jour, il voulut me la montrer. Nous devînmes grands amis.

Il y a de cela vingt ans. Il en avait alors plus de soixante.

Dix ans plus tard, il cessa ses visites aux bouquins des quais. Rhumatisant, catarrheux, perclus, il garda la chambre, vécut entouré de ses chers livres, n'ayant aucune autre société. Une femme de ménage lui apportait chaque matin la flûte et le croissant. Il la voyait avec impatience, s'irritait lorsqu'elle époussetait les piles de livres qui chancelaient autour de lui et la renvoyait au plus tôt. Il n'aimait recevoir personne. Les livres lui suffisaient.

Une fois par an, le 31 décembre ou le Ier janvier, il tolérait ma visite; il finit même par la désirer, déclarant qu'elle lui manquerait si je venais à l'oublier.

Et je ne l'oubliai jamais.

Cette année, au Ier janvier, je trouvai mon malade singulièrement "baissé," comme on dit. Déjà, l'année précédente, il se traînait avec peine d'un angle à l'autre de son étroite chambre, ne quittant son point d'appui d'une main que lorsqu'il sentait l'autre assurée.

— Eh bien! père Zidore, je viens vous souhaiter bonne année nouvelle!

Ah! c'est vous, mon enfant?... Eh! eh! l'année nouvelle ne sera pas pour moi.

— Allons donc, père Zidore!... D'où vous viennent ces idées?...

— Ce ne sont pas des idées; ce sont des choses qu'on sent comme ça! Voyez-vous, quand les vieux ruminent tout le jour les souvenirs de leur enfance, c'est signe qu'ils finissent. Et je vais sur ma fin. C'est pardine, trop naturel!

Il retomba lourdement dans son fauteuil, qu'il avait quitté pour me faire honneur, et me montra une chaise près de lui.

Je gardais le silence, n'osant l'interroger, craignant d'inquiéter le brave homme, n'ayant pas pour habitude d'ailleurs de pousser aux confidences.

Les gens disent ce qu'ils veulent dire. Si on les aime, c'est une raison de plus pour respecter leur liberté.

Il me regarda, me comprit et sourit.

"Il y a soixante-quinze ans, commença-t-il, ma mère travaillait pour vivre. Elle cousait, cousait, gagnant à grand'peine notre vie. Mon père, sous-lieutenant dans les armées du grand empereur, était mort à l'ennemi.

"J'avais sept ans; je fis une grave maladie.

"Ma mère me crut perdu. Le médecin aussi. La crise passa, mais je demeurai si faible qu'on continua à me croire mourant.

— Que lui donner? dit ma mère.

— Tout ce qui lui fera plaisir! dit le médecin.

"Ma mère avait cru parler de ma nourriture. Je me fis fort de sa question et de la réponse du docteur pour exiger un joujou. Trop pauvre, ma mère, au jour de l'an, me donnait des "étrennes utiles": des, bas, des souliers ou une paire de manches de lustrine. Je demandai cette fois un pantin à musique!

"Ma mère travailla nuit et jour: je la voyais, de mon petit lit, mettre en hâte points sur points; je voyais sauter sous ses doigts une agile étincelle qui était l'aiguille, et qui m'amusait! Les enfants sont égoïstes. Ils ne savent pas ce que coûte à leur mère chacune de leurs joies... Après cela, ajouta le père Zidore en manière de réflexion, les hommes eux-mêmes jouissent bien chaque jour de toutes les merveilles de l'industrie, de la science, sans songer aux souffrances, aux morts qu'elles coûtent. C'est comme ça.

Le père Zidore eut une quinte de toux qui l'interrompit longtemps. Il reprit:

— Les robes de belles dames que cousait ma mère me donnaient seulement une plus grande envie d'avoir mon pantin. Il serait habillé de satin... blanc et rose... avec des dentelles pour collerette... un joli bâton rouge pour le prendre; et, en le faisant tourner au bout de ce bâton, on entendrait chanter la musiquette qui serait dedans.

"Alors, je battais des mains de plaisir... Les yeux de ma mère se tournaient vers moi; et plus vite, la petite aiguille sautait, plongeait dans la soie des belles robes, y disparaissait pour sortir un peu plus loin, tirant son fil de soie après elle, et toujours recommençait, en jetant sous les doigts de ma mère une petite étincelle qui me semblait de la gaieté... Et ma mère pleurait.

"Enfin je l'eus, mon pantin à musique! C'étaient mes premières étrennes... Et je n'en ai jamais eu d'autres.

"Ma mère me l'apporta pour le Ier janvier. J'étais couché, enveloppé de couvertures, sur un fauteuil que nous avions, le même où me voilà encore. Dès le palier, ma mère se mit à faire tourner le pantin au bout de sa hampe, et j'entendis, comme dans un rêve, la musiquette métallique de ce pantin tant désiré... Il avait deux airs: une valse lente, et puis un air gai, très vif, alternaient.

"Vous savez comment se produisent ces sons? La hampe du pantin est fixée dans l'axe d'une roue qui met en mouvement un rouleau de cuivre criblé, hérissé de petites pointes d'acier. Chacune de ces pointes, à mesure que le rouleau tourne, soulève une dent d'une sorte de peigne de métal qui est un clavier. La vibration de chaque dent donne une note.

"Et cela fait une musiquette grêle, grêle, menue, aigrelette, qui a toujours, même dans les airs mélancoliques, quelque chose de brusque et de sautillant.

"Ma mère entra, faisant toujours tourner le pantin. Je tendis les bras, soulevé par l'extase, et, tout le jour et toute la nuit, il me répéta, mon pantin rose, ses deux éternelles chansons, la triste et la gaie passant de l'une à l'autre sans trop de difficulté, après un petit silence pourtant, durant lequel on entendait dans sa poitrine rebondie un bruit de mécanique qui se prépare à bien s'appliquer: "Cric! crac! brum!" "Il tousse, maman! il se mouche! criai-je, comme M. le curé avant le sermon!"

Et le père Zidore toussait aussi, mais longtemps!... La quinte violemment secouait le fragile corps du vieillard. Puis il se remettait à conter, avec lenteur quoique avec abondance, revoyant comme dans un rêve de fièvre toutes les choses dont il parlait:

— "Je couchais avec mon pantin, et mon pantin mangeait avec moi.

"Il avait l'air d'un œuf d'autruche qu'on aurait habillé; son justaucorps dentelé était mi-partie blanc et rose. Son bonnet de folie, de même. Sa collerette était de dentelles. Il avait des pendants d'oreilles et des cheveux blonds, frisottés, et une petite figure souriante, rose et blanche comme un dessus de boîte de bapême...

"Quand il tournait, le bas de sa robe dentelée s'élargissait autour de lui comme une jupe de danseuse, et il avait l'air de pencher la tête en souriant de bonheur...

"Je guérissais lentement; et le pantin, bien soigné, couchait maintenant dans une boîte, sur les débris de soie et de velours que rejetait ma mère en cousant les robes des belles dames.

"Il charma les heures de ma convalescence.

"Puis, ma mère l'enferma dans son armoire, avec ses pauvres objets précieux, avec la chaîne et la montre d'argent de mon père et le collier de chaînette d'or qui lui venait de sa mère à elle.

"Il était si beau, mon pantin! coûté si cher! Et puis, je l'aimais tant! Le voir un moment devint une récompense pour laquelle je savais tout souffrir. Pour l'entendre, le soir, en m'endormant, je savais être sage tout un jour, réciter ma fable sans faute et réciter aussi, d'un air capable, toute ma table de Pythagore.

"Ma mère mourut. J'avais vingt ans. Je gagnais ma vie comme copiste chez un notaire. Je laissais religieusement le pantin chéri dormir dans l'armoire à linge, avec la chaînette d'or et la montre d'argent.

"Je me mariai. J'eus un fils... car j'ai eu un fils, mon enfant!... — dit le père Zidore en me regardant d'un œil qui devenait trouble.

"Il dormait, mon fils, dans le berceau, où j'avais dormi sous le regard de ma mère. Il y resta peu de temps; il mourut à l'âge des anges; et sa mère, peu de temps après, mourut aussi.

"Le soir, dans notre bon temps, en rentrant du travail, je retrouvais ma femme, la petite mère, qui, elle aussi, cousait, cousait, pour nous aider à vivre. Et je prenais le pantin rose; je l'élevais au-dessus du berceau. Mon enfant tendait les bras et riait, riait, et mettait aussi ses petites jambes en l'air, s'agitant comme s'il eût voulu s'envoler pour saisir le pantin rose dont la jupe flottait bouffante... et dont la petite âme chantait, gaie ou triste tour à tour: "Cric! crac! brum! frum!" "Il tousse, petit, l'entends-tu? Il se mouche! comme "M. le curé quand il va prêcher!"

"La jeune mère riait aux éclats... Et j'enfermais le pantin bien soigneusement lorsque le petit, fatigué de le désirer, s'endormait enfin, rêvant d'un pays où les petits enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses... sans les casser!

"Brum! brum! cric! crac!"

Le père Zidore cessa de parler. Son regard nageait dans un vague indéfini.

Il se leva, appuyé des deux mains aux piles de livres chancelantes, fit quelques pas de l'une à l'autre, ouvrit une armoire...

— Le voilà! dit-il.

Et, lourdement, élevant le pantin rose dans sa main droite, il me le montra.

Il était rose et blanc; fraîche, toute fraîche, sa jupe dentelée, comme si elle sortait de chez le faiseur; fraîche comme une rose du printemps, la jupe du pantin, malgré ses soixante-quinze ans bien sonnés. "Eh! eh! cric! crac! brum!" Il se mit à tourner, à tourner comme un fou, penchant sa petite tête qui souriait de bonheur, avec des joues roses, roses, des joues d'enfant à l'âge des anges, et de petits cheveux blonds, tout frisottés, qui vibraient au vent de la danse!

— Voilà mes étrennes, monsieur, les étrennes du petit Zidore... et celles de mon fils, "eh! eh! cric! crac! brum!" Lui n'en plus n'en a jamais eu d'autres... Tenez, ça me fatigue; faites-le tourner vous-même, mon fils... parce que je veux l'entendre.

Le père Zidore me tendit son joujou. Je compris qu'il fallait lui obéir, qu'il voulait revoir sa vie au son de la musiquette.

Et j'élevai le pantin à mon tour pour qu'il tournât bien librement.

Et je le regardais; et je regardais aussi le père Zidore, tout ridé, lui, courbé, chevrotant, cassé, tremblotant, la peau jaunie, le crâne dénudé, vieux, vieux, vieux! O jeunesse imbécile des objets! Le pantin tournait impassiblement, souriant, rose, frais, jeune, enfantin... Et quand je m'arrêtais: "Encore!" suppliait le vieillard, tendant les bras d'un mouvement machinal, comme autrefois lorsqu'il était au berceau et que sa mère voulait l'endormir. "Cric! crac! brum!" la mécanique toussait, et la valse de reprendre encore... Ah! que c'était triste!

Un vieil air — qu'on entendait souvent autrefois — a le don de rappeler plus vivement qu'aucune parole au monde l'instant de la vie où on l'entendait... Ici, ce n'était pas l'air seulement que retrouva le père Zidore, c'était la même voix, la petite voix métallique, sans aucun changement de ton ni même d'inflexion, avec toute sa jeunesse de mécanique bien conservée dans l'armoire à linge, comme le parfum d'un sachet... "Cric! crac! brum!"

Le père Zidore murmura: "Maman!" puis il ajouta deux noms... le nom de sa femme et un autre petit nom de baptême... Et là, sous mes yeux, tandis qu'à sa prière je faisais tourner le pantin, "cric! crac! brum!"... le père Zidore expira, le premier jour de l'année.

Quand je posai enfin la poupée sur la table chargée de livres, je croyais le père Zidore endormi; j'ouvris en silence un des vieux livres qu'il aimait, pour attendre son réveil. Le père Zidore dormait en effet, mais il ne s'éveilla plus. Il dormait en souriant. Peut-être rêvait-il d'un pays où les enfants font tourner eux-mêmes les pantins roses sans les casser.

Le père Zidore a laissé, par testament daté du 1er janvier, jour de sa mort, ses livres à la bibliothèque de sa ville natale, et à moi, par une clause expresse, il a légué son pantin! Il savait, le père Zidore, que je crois à l'âme des pantins roses et que j'aimerais celui-ci.

Je l'ai mis à mon tour dans une armoire, dans une armoire vitrée. A travers les vitres, il me regarde en souriant; toujours éternellement jeune et gai; mais je ne le fais plus tourner jamais, parce que sa musiquette métallique me donnerait envie de pleurer.

JEAN AICARD,
de l'Académie française.

Une Boucle de Cheveux de Napoléon

Vous savez qu'à part certaines exceptions, les autographes des grands hommes se vendent pour rien. On croyait que leurs cheveux, forcément moins abondants que leurs lettres, constituaient une denrée plus précieuse et devaient se payer des prix fabuleux.

Cela aussi était une illusion. On vendait récemment des boucles coupées sur les fronts les plus illustres et vous ne sauriez croire combien ses enchères furent peu animées. Un exemple vous permettra de vous en rendre compte, puisque pour soixante-quinze francs un monsieur put s'offrir une mèche ayant appartenu à Napoléon!

Nous devons à la vérité de dire qu'il y a depuis quelques années, un tassement très notable dans les cours de cette relique car il y a quelque cinquante ans on n'aurait pu se procurer le plus petit frison du "Corse à cheveux plats" à aussi bon compte. Quelques mèches coupées sur le front impérial à Sainte-Hélène firent 6.250 francs dans une vente; une autre de la même provenance atteignit seulement 4.000 francs, quelques lustres plus tard. Il y a dix ans, il fallait compter 180 ou 200 francs pour la posséder; vous l'avez aujourd'hui pour la moitié!

Après les cheveux de Napoléon ce sont ceux de Nelson qui ont atteint le plus haut prix. Une boucle de l'amiral fut adjugée 850 francs. Wellington n'a jamais pu trouver preneur pour plus de 25 francs. Le système pileux des grands écrivains est, de façon générale, plus estimé que celui des grands guerriers. On paya 125 francs une boucle de Walter Scott, 850 une de Musset et 1.500 une de Victor Hugo. Peu après l'avoir acquis, son propriétaire la reconnut fausse. Il ne voulut pas la garder une minute de plus et la revendit incontinent pour... 2.000 francs!

On n'a pas encore de données bien précises sur le prix que pourraient atteindre, en vente publique, les cheveux de nos plus notoires contemporains. Pourtant il nous est permis de supposer que si ceux de M. Pierre Wolf se paieraient un bon prix, on aurait à bien meilleur compte ceux de M. Han Ryner, encore qu'une couronne princière soit posée dessus...

(Groupe de l'Alliance Française).

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1912-1913.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

LA FONTAINE ET SES FABLES.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1913 inclusivement

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de $50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUSSIERE ROUZE,
P. O. Box 785, Nouvelle-Orléans